

Algérie, Italie et huîtres plates : les premières étapes d'une carrière scientifique

Daniel LATROUITE (promotion 1971) passe une année en Algérie avant d'intégrer l'ISTPM, l'un des ancêtres de l'Ifremer. Il y travaille d'abord dans le domaine de la conchyliculture, sur les huîtres et palourdes, puis sur la pêche des coquilles Saint-Jacques. De 1980 à 1984, il dirige l'antenne ISTPM de Roscoff, en charge du suivi des pêches côtières de nord Bretagne et plus particulièrement des gros crustacés, les crabes, homard ou langoustes. Suite à la création de l'Ifremer, il est nommé responsable du laboratoire pêche de Brest et exerce cette fonction jusqu'en 1987. De 1997 à 2002 il est directeur du LASAA, le Laboratoire d'analyse sclérochronologique des animaux aquatiques. L'essentiel des travaux qu'il conduit jusqu'à son départ en retraite en 2007 porte sur la gestion des grands crustacés et sur l'étude des flottilles côtières, notamment dans le cadre du programme Aménagement des usages des ressources (AMURE), en Manche et dans la baie de Granville. Il relate ici ses premières expériences professionnelles.

Au milieu du siècle précédent, l'essentiel des activités du nord Cotentin est lié à son environnement maritime. L'arsenal, premier employeur local, construit des sous-marins. La darse transatlantique, escale sur la route Southampton à New-York, accueille les plus grands paquebots du monde – Queen Mary et Queen Elizabeth. Les chalutiers et les cordiers débarquent congres, raies, chiens de mer, roussettes, hâs, grondins. Les marées rythment également les temps libres d'une partie des autochtones, dont je suis. Par coefficient supérieur à quatre-vingt-dix, on va au bouquet ou on rocaille dans les « bliocs » pour sortir des crabes et parfois des homards. C'est dans cette ambiance iodée que j'ai grandi. Mon grand-père m'emmenait à la gare maritime pêcher les tacauds, lieus jaunes ou vieilles, que les cherbourgeois appellent godes, colins et vras. Je n'avais pas encore à l'idée de devenir halieute. Le terme était d'ailleurs peu usité à l'époque, et la route qui m'y mènera sera sinueuse. C'est ce que dit la suite.

- **Premier emploi : c'est le prof qui décide**

1964, bac en poche j'intègre la prépa agro au lycée Chateaubriand de Rennes mais l'expérience sera de courte durée : après quelques mois, une radiographie pulmonaire m'envoie en montagne voir si la mer y monte aussi ! L'endroit peuplé d'étudiants et d'étudiantes n'est pas désagréable mais la durée du séjour compromet une première année scolaire, puis une seconde, et force est de renoncer aux classes préparatoires.

Entre temps la lecture d'un magazine d'informations sur les métiers m'apprend l'existence de l'Institut Scientifique et Technique des Pêches Maritimes et comme les activités de cet organisme m'inspirent fortement, ma décision se prend : c'est « ça » que je veux faire. En ce temps vieux de plus d'un demi-siècle, un peu de sérieux suffisait pour transformer un souhait en réalité ou tout au moins pour s'en rapprocher. Après deux années en fac à Caen et deux

autres à Rennes - dont le fameux certificat d'Océanographie « chez Postel » - c'est la rentrée de septembre dans ce qui est alors, pour les universitaires comme moi, le Diplôme d'étude approfondie (DEA) en halieutique.

De nouveau, les évènements vont suivre un cours autre que celui qui était prévu, mais cette fois l'aléa sera plutôt positif. En novembre, après un cours, le professeur Postel nous demande de passer le voir à son bureau. Nous, c'est Yves, Joël, Julien et moi. Nous sommes un peu étonnés d'être « convoqués » mais ce dont nous entretient notre professeur nous laisse encore plus interloqués : le Directeur de l'Institut Scientifique et Technique des Pêches et d'Aquiculture d'Algérie (ISTPA), désireux de dynamiser son laboratoire, est venu le solliciter pour intégrer des halieutes dans son équipe. Quatre thèmes ont été fléchés, crevettes, petits pélagiques, chalutage et techniques de pêche. Les postes sont à pourvoir dans les semaines qui suivent.

Le Directeur de l'ISTPA a pensé à Postel et Postel a pensé à nous. Mais nous, qu'en pense-t-on ? À la surprise et à la satisfaction initiales d'être lancés dans le grand bain s'opposent quelques questions d'ordre pratique auxquelles le Professeur Postel a vite fait de proposer des réponses. Notre formation théorique ne sera pas terminée au moment de partir ? nos collègues de promotion nous enverront les « photocopies » des cours... qui sont à cette époque d'affreuses copies-carbones. Le mémoire de fin d'année ? il portera évidemment sur nos activités au sein de l'ISTPA. Le statut sous lequel nous partirons ? celui de coopérants militaires. Cette formule qui convient bien à mes camarades ne peut s'appliquer à moi que les tribulations précédentes ont exempté de service national. La coopération civile non plus n'offre pas de possibilité dans le délai imparti. Après divers échanges avec l'Algérie il est décidé que je serai embauché par l'État algérien sous statut dit « de droit commun ». Et début février Yves, Joël et moi sommes à Bou-Ismaïl, cinquante km dans l'ouest d'Alger, à proximité de Tipaza cher à Albert Camus.

- **Des bateaux et des oiseaux, en Algérie**

Les nouvelles vont vite en Afrique du Nord, c'est bien connu, et dès notre arrivée à la station biologique nous sommes sollicités par un gamin qui propose de nous vendre un rollier qu'il vient de capturer. Comment sait-il que nous sommes passionnés d'oiseaux et, qui plus est, mandatés pour faire du baguage pendant nos loisirs par le Centre de Recherche sur les Migrations des Mammifères et des Oiseaux du MNHN et par le Ministère algérien de l'Agriculture et de la Réforme Agraire ? Cela restera un mystère.

Et la première étape de notre vie professionnelle commence. Sorties sur les chalutiers de El Djamila, sur les lamparos de Bou Haroun et sur le navire océanographique Téthys de l'ISTPA dont les sorties sont malheureusement trop souvent reportées ou interrompues en raison d'incidents mécaniques. Apprentissage des espèces et de l'environnement locaux, aide à la réorganisation de la station et de l'aquarium tombés en déshérence depuis plusieurs années. Les semaines se succèdent bien remplies par le travail, la lecture des cours envoyés par les

copains, la rédaction du mémoire, la découverte du pays, l'observation et le baguage des oiseaux. Au mois d'octobre retour à Rennes pour passer l'écrit et l'oral du DEA. Nos mémoires également sont bouclés. Ils seront publiés dans la série Conférences et Documents du laboratoire de Biologie halieutiques, Université de Rennes.

Les conditions de vie que nous rencontrons sont agréables - beau pays, environnement humain professionnel et extra-professionnel sympathique - mais l'idée que se faisaient de leur boulot les halieutes frais émoulus que nous étions s'accommodait mal des contraintes administratives, matérielles et financières qu'il nous fallait sans cesse contourner pour avancer. Premier des trois à devoir choisir, je décide de ne pas renouveler mon contrat pour une nouvelle année.

- **Sur les routes de l'Italie**

Retour à Rennes à la case départ. Après quelques semaines, nouvel entretien avec Postel qui suggère que dans l'immédiat je donne suite à une proposition de stage du CFCE, le Centre Français au Commerce Extérieur, pour promouvoir les produits de la mer bretons en Italie. Mis à part Concarneau, où j'avais embarqué deux ans auparavant pour une marée en mer d'Irlande, ma connaissance des spécificités bretonnes était insuffisante pour en assurer une promotion éclairée ! Aussi est-il décidé en accord avec le CFCE que je commencerais par une tournée des ports et des entreprises de mareyage de Lorient à Saint-Malo.

Deux semaines de visites et d'échanges me mettent au courant des circuits et des ressources exportables vers l'Italie mais elles ne m'apprennent pas la langue de Dante dont j'ignore tout. Un jour à un mareyeur qui me demande « parlez-vous italien » je réponds sans réfléchir « un poco », ce à quoi il fait observer « Oui mais ça c'est de l'espagnol. En italien, on dit un pochino » ! En fait, cet inconvénient que j'ai immédiatement essayé de réduire à l'aide de la méthode Assimil ne se révélera pas handicapant vu que la plupart des interlocuteurs rencontrés en Italie parlent suffisamment bien le français ou l'anglais pour permettre les échanges.

Donc route Italie pour un tour de la botte avec, pour commencer, passage à Milan et à Rome où je dois rencontrer les représentants locaux du CFCE. À Rome, après un premier contact agréablement suivi d'une pizza Trastevere, l'attaché commercial, personnage plutôt décontracté, me dit « tu arrives à point nommé car à la fin de cette semaine se tient à Cagliari une conférence sur l'économie des produits de la mer en Méditerranée. Tous les pays du pourtour méditerranéen y seront. Je vais m'y rendre au titre du CFCE qui représentera la France, mais je ne connais pas le sujet. Aussi je propose non seulement que tu m'accompagnes, mais aussi que tu fasses une présentation sur nos produits de la mer de Méditerranée ». Comme j'oppose que je ne les connais pas, il suggère « Dans ce cas, tu n'auras qu'à faire une présentation sur la pêche en Bretagne ». Nouvelle protestation de ma part, mais nouvelle proposition de la sienne : « Bon d'accord, oublions la Bretagne puisque le thème est

méditerranéen. Mais comme tu reviens d'une année à l'Institut des Pêches d'Algérie, tu n'auras qu'à faire une présentation sur la pêche algérienne ».

L'incongruité de la suggestion ne me laisse pas sans voix, et c'est sans trop de difficultés qu'il doit convenir du manque de pertinence de sa proposition. Mais l'homme n'était pas de nature à abandonner facilement ce qui lui semblait un bon plan et il resta énigmatique sur la suite qu'il me réservait. Le suspens n'a pris fin qu'à la clôture de la conférence, honorée par la présence du ministre Italien du Commerce venu remettre une médaille commémorative de l'événement en mains propres aux honorables participants, dont moi...

Et le périple reprend dans une décontraction retrouvée. Je dois dire que ce Giro, effectué pendant le mois de juillet au rythme cahotant d'une vieille deux chevaux Citroën, fut d'autant plus agréable que j'étais accompagné de mon amie et que les italiens, à la hauteur de leur réputation, surent toujours réserver le meilleur accueil au couple de jeunes que nous formions...

- **Une thèse sur la « crêpe » des bouquets**

Pour plaisant qu'il fût, ce stage n'était qu'un intermède auquel il fallait trouver une suite plus conséquente. Le professeur Postel qui l'entendait bien ainsi m'informa d'un projet dont il m'avait touché deux mots avant le départ pour l'Italie. En l'occurrence il s'agissait plutôt de deux demandes, distinctes mais complémentaires, qui dans une certaine mesure préfiguraient avec douze années d'avance ce qui allait devenir l'Ifremer : d'un côté le CNEXO proposait une bourse de thèse et de l'autre le laboratoire ISTPM de Lorient proposait un sujet d'étude. Je sautais évidemment sur l'occasion. Mais l'heure d'entrer de plain-pied dans l'halieutique n'était sans doute pas venue car des tribulations internes à l'ISTPM modifièrent la trajectoire : exit la pêche à Lorient et direction le laboratoire conchylicole de La Trinité-sur-Mer. Si la thématique ne correspondait pas à ce que je souhaitais vraiment, du moins le cadre était-il magnifique : un laboratoire neuf au bord de la rivière de La Trinité entre port de plaisance et chantiers ostréicoles. D'un côté le regard embrassait les pontons et les dragueurs d'huîtres et de l'autre les voiliers comme Pen Duick VI, lorsqu'il n'était pas en régate au milieu de l'Atlantique.

L'équipe ISTPM locale était peu étoffée mais l'ambiance était bonne ainsi que les relations avec les ostréiculteurs dont certains poussaient régulièrement les portes du laboratoire pour échanger des informations. À cette époque où les mortalités dues au parasite *Martelia refringens* étaient encore modestes et où la production de naissain en écloserie démarrait, l'élevage des huîtres plates dans les divers sites de Bretagne dépendait du captage en milieu naturel. En rivière de la Trinité, dans le golfe du Morbihan et dans le fond de la baie de Quiberon il était réalisé avec des collecteurs appelés bouquets, constitués de 4 à 5 étages de deux tuiles rondes placées les unes sur les autres et maintenues par du fil de fer.

Le captage, activité génératrice d'emplois saisonniers, rythmait le temps. À l'entrée de l'hiver les collecteurs étaient rapportés des sites de captage vers les chantiers ostréicoles pour le détroquage, c'est-à-dire pour séparer le naissain de son support. Ensuite les tuiles étaient grattées et remises en bouquet. A partir de mai-juin commençait le chaulage, opération qui consiste à tremper les bouquets dans un mélange de chaux et d'eau pour enduire les tuiles d'une croûte sur laquelle se fixeront les larves. Ce support permettra ultérieurement que le naissain soit détroqué sans abimer la coquille. La période de chaulage s'accompagnait toujours d'une certaine préoccupation chez les ostréiculteurs car des conditions de température et d'humidité assez strictes étaient nécessaires pour que l'enduit accroche bien lors du séchage. Si l'opération était manquée pour cause de météo défavorable, il fallait alors choisir entre chauler de nouveau ou risquer de voir le naissain se décrocher avant le temps du détroquage.

Dès le mois d'avril le personnel du laboratoire ISTPM entrait à son tour dans l'ambiance du captage. Une fois par semaine en avril-mai puis deux fois à partir de juin, le dragueur du Syndicat Interprofessionnel de la Conchyliculture apportait au labo des échantillons prélevés sur les bancs d'huîtres sauvages pour nous permettre de suivre la maturation des produits génitaux sur les réserves de géniteurs. Gonades maigres, peu grasses, grasses, très grasses, présence de larves dans le manteau... Lorsque apparaissaient des individus avec des larves ardoisées, des pêches de plancton étaient opérées sur les principaux sites de captage. Quotidiennement, l'ensemble des résultats faisait l'objet d'un bulletin... tapé à la machine à écrire, car les ordinateurs étaient alors inexistantes ! Les ostréiculteurs s'empressaient de le consulter sur les portes vitrées du laboratoire, ou le lendemain dans la presse, afin de déterminer au mieux leur stratégie de mise à l'eau des collecteurs.

Mais les larves d'huîtres n'étaient pas les seules à se fixer sur les supports artificiels mis à leur disposition. Celles de nombreux autres invertébrés profitaient également de l'aubaine, créant une compétition pour l'occupation de l'espace puis ultérieurement pour la nourriture. Parmi ces salissures la « crêpe », un bryozoaire colonial ainsi nommé par les ostréiculteurs en raison de sa propension à s'étaler sur le support, était cause de préoccupations croissantes. C'est elle qu'on me proposait d'étudier. Dire qu'entreprendre une thèse intitulée « *Conopeum seurati*, bryozoaire encroutant, compétiteur du naissain d'huîtres » m'a rempli de joie serait très exagéré ! Ma prédilection portait sur l'étude des crustacés et des poissons, éventuellement sur les mollusques, mais dans tous les cas sur une problématique halieutique. Cette question scientifique qui répondait à une demande purement pratique des ostréiculteurs me laissait un peu perplexe.

Quoi qu'il en soit le travail débuta : bibliographie, contacts avec le spécialiste du Museum National d'Histoire Naturelle, prospection sur le terrain pour cartographier la faune de troubles, observation de son cycle et essais de traitements pour tester la sensibilité des colonies à différents produits. On peut trouver de l'intérêt à toute étude, dès lors qu'on avance dans la connaissance et que se découvrent de nouvelles pages blanches à remplir. Bref

la crêpe m'est devenue familière et je commençais à me l'approprier. Mais pour être franc je n'ai pas hésité longtemps quand, une année après le début de mon travail, le directeur du laboratoire me dit « excellente nouvelle pour le labo, au premier janvier prochain nous bénéficierons d'une création de poste pour renforcer l'équipe. Elle résulte d'une demande de la Section Régionale Bretagne Nord qui souhaite qu'un suivi soit entrepris dans le secteur Baie de Morlaix / Penzé. J'ai pensé à toi pour prendre ce poste mais il faudrait s'y consacrer à plein temps, ce qui n'est pas compatible avec la poursuite de ta thèse. Alors réfléchis et dis-moi ton choix ». En 1973 le marché du travail était moins compétitif que ce qu'il est devenu et j'aurais pu prendre le risque de terminer la thèse. Mais n'était-ce pas lâcher la proie pour l'ombre ? Je ne laissai donc pas passer l'opportunité, exit la thèse et début 1974 je démarrai dans ma nouvelle fonction en tant qu'attaché de recherches.

- **De la mortalité des huîtres au repeuplement**

Le fil conducteur de mon nouveau poste était d'établir un lien entre les paramètres physico-chimiques de l'eau de mer et les mortalités d'huîtres observées dans certaines parties de la baie de Morlaix. Alors pendant des mois ce fut le circuit côte sud, centre Bretagne, côte nord au rythme de la vieille 2 CV camionnette du labo qui les jours de vent me brassait sur les petites routes presque autant que la vedette de l'ostréiculteur avec lequel je faisais un circuit de prélèvements dans la baie de Morlaix. Relevés de température, prises d'eau à la bouteille à renversement, pêches de plancton - je me souviens que rituellement le matelot clamait « la biroute est en route » dès que le filet commençait à filtrer – et, pour terminer, récupération de lots d'huîtres mis en observation. En fin de journée, route retour - côte nord, centre Bretagne, côte sud - et débarquement des échantillons au laboratoire avant de profiter d'une nuit réparatrice.

Après quelques mois, il m'est apparu nettement que cahoter sur les routes et dans la baie était la partie la plus sympathique du boulot ou, tout au moins, que je la préférais aux analyses qu'il me fallait effectuer au retour. Une chaîne de raisonnement partant du constat que les mortalités étaient plus fortes en milieu faiblement oxygéné et passant par l'hémocyanine – transporteur d'oxygène équivalent chez les mollusques à notre hémoglobine avec des atomes de cuivre en place d'atomes de fer – avait conduit des collègues à suggérer que je m'intéresse à la concentration en cuivre. Mais hormis les microscopes dont nous étions bien pourvus, le laboratoire ne disposait que d'équipements modestes excluant tout dosage un peu sophistiqué. Et puis franchement, doser la flotte n'était pas mon truc. Imprégné par la pêche lors de ma jeunesse cotentinoise je pouvais trouver de l'intérêt à la zootechnie des coquillages, mais manipuler et doser de l'eau, fût-elle de mer, non vraiment, je n'y éprouvais aucun plaisir.

Les journées étaient longues devant la paillasse et la perspective d'y rester longtemps est devenue une crainte. Mais le contexte, lui, évoluait : accroissement de la mortalité des huîtres, meilleure maîtrise de la production de naissain de bivalves par les écloséries, retours

d'expériences sur l'aquaculture japonaise qui suggéraient d'autres possibles... Trouver des arguments pour justifier une réorientation de mon travail était tout à fait envisageable et c'est ce que je fis. M'inspirant des actions conduites au Centre Océanologique de Bretagne, je proposai d'essayer la culture d'autres bivalves que les huîtres locales : palourdes européenne et asiatique, clam, pétoncles noir et blanc, coquille Saint-Jacques passèrent ainsi au banc d'essai avec des succès divers.

Des essais de culture et de captage aux évaluations de stock et aux tentatives de repeuplement-surpeuplement pour accroître la production par pêche, il n'y avait qu'un pas qui fut tenté avec les pêcheurs de La Rochelle pour le pétoncle noir et de Houat/Belle-Ile pour la coquille Saint-Jacques. Ironie de la nature, le seul stock à se développer à partir des expérimentations sera celui de la palourde japonaise, ce qui n'avait même pas été envisagé initialement. Quoi qu'il en soit, le pas vers l'aménagement des ressources exploitées par la pêche était franchi et mes changements d'affectation géographique ultérieurs ne feraient que le confirmer.

J'avais enfin acquis mon premier galon d'halieute.